



DISCOURS DU MAIRE **LIBERATION DE CONCARNEAU**

**Messieurs les Présidents et représentants des associations patriotiques et du souvenir,
Monsieur le Commandant de Police,
Monsieur le Capitaine du Centre de Secours,
Mesdames et Messieurs les élus,
Mesdames et Messieurs les concarnois,**

77 ans après le 25 août 1944, nous sommes réunis pour commémorer ensemble la Libération de Concarneau et les nombreuses victimes de ces moments d'Histoire.

Permettez-moi dans ce cadre de lire un extrait de l'ouvrage de l'historien Louis-Pierre LEMAITRE - CONCARNEAU, Histoire d'une ville - qui relate ces moments qui ont précédés la Libération de notre cité, alors sous le joug allemand :

Le cadre de cet extrait est la Ville-Close :

Juin 1942, les Allemands réquisitionnent la Maison du Gouverneur, contraignant la famille à l'exil au faubourg. On parle de raser les remparts et d'utiliser les pierres pour construire un mur antichar entre la digue et les Sables-Blancs.

Y croit-on vraiment ?

La Résistance, à cause du S.T.O., s'organise.

A l'intérieur de la citadelle, entre voisins, entre copains, les complicités sont fortes. Mais qui se doute que les papiers du groupe Vengeance sont planqués rue Vauban chez Virginie Dumondel, demoiselle de quatre-vingt-trois ans devenue sans le savoir l'agent 83 ?

Chaque réfractaire prévoit une issue de secours : un faux plancher, une cour avec des mâts pour monter au rempart. Les gars qui dorment dans le caveau de la maison du Gouverneur, sur le foin des lapins, peuvent s'évader par l'escalier de la tour et le soupirail vers la Ville-Dorée.

Les allemands voient l'étau se resserrer.

Le 14 juillet 1944, ils montent un canon au sommet des remparts, dissimulé sous du gazon de camouflage, après avoir décapité le parapet d'un mètre. Et les soldats à force de poignets et de jurons, hissent sur le chemin de ronde les caisses d'obus empilées dans le jardin du Gouverneur.

Le 7 août, les garnisons côtières rallient Concarneau qui doit tenir coûte que coûte. Au cœur de la ville qu'encercle la Résistance, la Ville-Close est une cible : des camions emportent les malades de l'hôpital à Kériolet.

Le 14, personne ne peut plus entrer ni sortir : on attend les blindés américains du côté de Beuzec.

Le 18 août : à la demande du commandant américain, la ville évacue. Sauf la Ville-Close, bloquée sous le feu des mitrailleuses de la digue.

Deux siècles et demi après Vauban, commence un ultime siège. La vigie du clocher de Beuzec règle les tirs américains sur le Cabelou, par-dessus les 437 insulaires de la ville.

Quand la garnison du Petit-Château riposte, les assiégés s'engouffrent dans le cachot voûté de la Grande Porte. Rue Vauban, un infirmier improvise un accouchement ! Des remparts, on distingue des incendies en ville. Les usines Cassegrain, Rodel sont en feu, Tertrais est touchée.

Dimanche 20 août : les assiégés regardent fondre leur réserve de pommes de terre. On finit les boîtes de singe, de pâté de foie, de bœuf. Mais le bruit court d'une trêve.

« 14h30 : deux agents arrivent et bannissent l'ordre d'évacuer immédiatement en direction de Forestic. Tout le monde part. On embarque les vieux dans un camion, notre accouchée sur une civière et le dernier cortège s'ébranle. L'évacuation est terminée. Nous voilà sortis de la forteresse après 92 heures de réclusion : ça fait drôle de passer le pont. »

Le 25 août à 6 heures du matin, les derniers bateaux allemands quittent le port dévasté pour Lorient.

La Résistance entre en ville.

Je vous remercie.